

Essai

Number 80, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (80), 35–56.

LECTURES D'ANNE HÉBERT ALIÉNATION ET CONTESTATION

Sous la dir. de Pierre Hébert
et Christiane Lahaie
Fides/Université
de Sherbrooke,
Montréal/Sherbrooke,
1999, 121 p. ; 16,95 \$

La « fascination » exercée dans le monde entier par l'œuvre d'Anne Hébert et le besoin de « fournir un canal privilégié » à la recherche qu'elle suscite justifient la création des *Cahiers* qui portent son nom, estiment leurs codirecteurs Pierre Hébert et Christiane Lahaie : cette nouvelle revue littéraire spécialisée, à périodicité annuelle, est vouée à la publication des travaux actuels sur les écrits de l'auteure récemment décédée.

Le numéro inaugural, présenté par Janet M. Paterson, une spécialiste reconnue de l'œuvre hébertienne, réunit six études à caractère majoritairement thématique, dans lesquelles la figure de l'aliénation revient régulièrement. Anne Ancrenat s'attarde d'abord sur le « microrécit de la galerie des ancêtres » pour dévoiler l'impuissance du discours patriarcal dans *Les fous de Bassan*, tandis que Sylvain Pelletier traite de l'altérité chez George Nelson dans *Kamouraska* et que Daniel Marcheix scrute le parcours de la colère comme « élément essentiel de la syntaxe identitaire » du même Nelson et de nombreux autres personnages. Pour leur part, André Brochu et Neil B. Bishop posent, l'un « la question de l'angoisse existentielle » par le biais du thème du secret dans *Est-ce que je te dérange ?* (cet article a été repris il y a peu dans *Anne Hébert, Le secret de vie et de mort*), l'autre celle de la problématique de l'espace, et particulièrement de l'Ailleurs, dans les textes hébertiens. Je garde pour la bonne

bouche la contribution de Jaap Lintvelt qui révèle la « scission profonde » de l'être de plusieurs héros romanesques en se penchant sur une réalité narrative rarement discutée et pourtant fréquente dans les romans d'Anne Hébert, à savoir « l'autoréférence à la troisième personne ».

Les quatre dernières pages de ce premier numéro résument successivement l'historique, le contenu archivistique et les activités scientifiques du Centre Anne-Hébert, créé en 1998 et dont les récents *Cahiers Anne Hébert* sont une émanation.

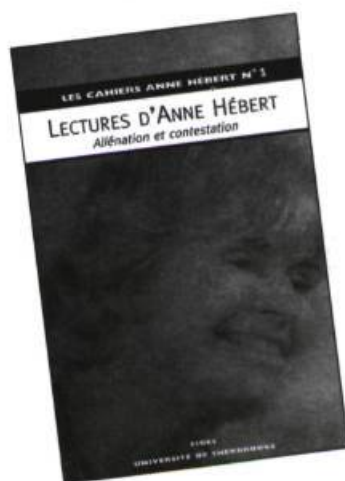
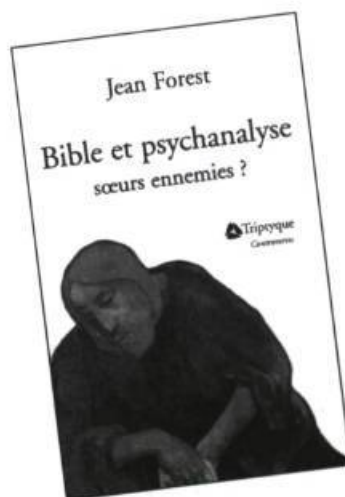
Jean-Guy Hudon

LE CŒUR PENSANT COURTEPOINTE DE L'AMITIÉ ENTRE FEMMES Élaine Audet

Le Loup de Gouttière,
Québec, 2000,
255 p. ; 24,95 \$

Pourquoi nier aux femmes leur accès à l'amitié ? Pourquoi Achille et Patrocle, Montaigne et La Boétie, mais pas d'aussi beaux couples féminins ? Éléine Audet refuse ce clivage. Elle rugit, quel que soit le prestige du philosophe ou du sociologue, si une sommité juge les femmes incapables d'un tel sentiment. Elle évoque alors, ce qui vaut preuve du contraire, celles qui s'aimèrent et refusèrent de n'exister que par mâles interposés. Un feu l'anime, la documentation la sert.

Cette riposte répond à demi à la question. On ne sait toujours pas pourquoi tant de voix, y compris celles de femmes, affirment l'incapacité des femmes à l'amitié, ni pourquoi tant de regards ont balayé l'histoire et la littérature en relevant si peu de tandems féminins. Éléine Audet ne lésinera pas sur les explications : elles iront de la suffisance masculine à une certaine frilosité



féminine, en passant par le préjugé que l'histoire entretient en faveur des vainqueurs. Tout cela se tient. La tentation vient pourtant au lecteur d'oser dire : n'invoquons pas le noir complot quand la bêtise suffit...

Éléine Audet écrit avec la fougue qui soulevait déjà ses chroniques de l'imposture. Ses questions stimulent toujours et secouent souvent ; elles ne sont jamais futiles. Dommage toutefois que l'éditeur ait adopté une mise en page aussi étouffante. Heureusement, la belle couverture sert le texte.

Laurent Laplante

BIBLE ET PSYCHANALYSE SŒURS ENNEMIES ?

Jean Forest
Triptyque, Montréal, 1999,
211 p. ; 18 \$

À la question posée, Jean Forest offre une réponse *au moins* double : Bible et psychanalyse se rejoignent dans la dure lutte menée par le signi-

fiant contre l'imaginaire, mais empruntent des voies divergentes lorsqu'elles rencontrent la foi. Il faut, pour y voir clair, entendre l'hypothèse majeure de l'ouvrage, offerte comme en supplément dans l'après-propos, à savoir que le livre – l'auteur s'intéresse surtout au Nouveau Testament, plus particulièrement aux Évangiles – viendrait servir de relais à l'analyse, en ceci qu'il contiendrait à l'horizon de ses signifiants le signifiant/chânon manquant : YHWH, « seul message » (je souligne), « signifiant parfait », « pur signifiant », « pur objet du désir... mais à la condition que la foi lui donne ce statut ». Bon, voilà tout un nettoyage, dira-t-on..., d'autant plus qu'une impressionnante surprise nous attend – moi du moins, néophyte convaincu – dans la postface en forme d'adresse à Bernard Dubourg, grand chasseur de signifiant littéral.

De quoi s'agit-il ? Oups ! Pardon ! Ceci plutôt : comment ça fonctionne ? On réaffirme d'abord le fait, heureusement incontournable..., que le signifié est de l'ordre de l'imaginaire tandis que le signifiant est de l'ordre du symbolique. Et puis quoi encore ? Partant du principe que la Bible nous est parvenue de seconde main et qu'on ne sait guère qui parle dans cette histoire (n'est-ce pas là le propre de la littérature, comme le prouve, tiens au hasard, Balzac ou Zola), il y a là une perte « irrémédiable » : pas de signifié d'origine, celui supposé tel voilé à jamais. Jean Forest creuse un peu et voit bien que les choses sont plus sérieuses : comment lire un texte dans lequel des Sémites parlent le grec ! ? La traduction, la traduction, Messieurs Dames ! Tous ces problèmes, fort connus des spécialistes, ne sont pas ce qui rend le propos de Jean Forest productif. La raison est ailleurs.

Reprenons avec l'auteur au moment où Bernard Dubourg montre que la langue, concrète, de la Bible est l'hébreu, et non le grec. Dans cette perspective, et dans celle de Lacan,

c'est la logique signifiante de cette langue qui intéresse. Une éthique du texte et de la vie se dessine, entée aux trois codes cabalistiques (gématrie, themoura et notarique) : « C'est une passion pour la production narrative, le sentiment que le *sens* de la vie en dépend : lire, écrire la parole de YHWH. L'entendre de toutes ses oreilles. » Plaisir du geste et des nombres qui puise sa sagesse dans l'incroyable coffre aux trésors des noms et des équivalences.

Bible et psychanalyse... si celle-ci ne se réduit pas à Lacan. Car chez Forest (dont l'ouvrage, opulent, mérite sans contredit une attentive lecture), pas de problème : l'Homme, « cela inclut bien sûr la Femme », de même que le « passage de la mère au père est notre résurrection, quand elle se produit. » Pardon ? Quelques pages plus loin : « L'Un n'existe pas. Il suscite immédiatement l'autre ! » Et puis, j'allais oublier : il me semble, quoi qu'on en dise, qu'il ne suffit pas à l'Homme (et la femme ?) de parler pour être. La vie n'est pas que du signifiant. Non plus que la Bible et l'analyse.

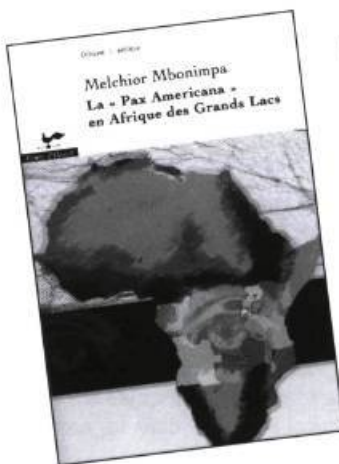
Michel Peterson

**LA « PAX AMERICANA »
EN AFRIQUE
DES GRANDS LACS
Melchior Mbonimpa
Vents d'Ouest, Hull, 2000,
246 p. ; 24,95 \$**

« À la honte du rescapé s'ajoute désormais la honte d'être assimilé aux 'massacreurs', [...] s'ajoute désormais la conscience d'échapper personnellement au tribunal des boucs émissaires dont les procès cachent mal le fait qu'il s'agit d'un simple tirage au sort ». Melchior Mbonimpa, qui enseigne aujourd'hui à l'Université de Sudbury

(Ontario), est Hutu, d'origine burundaise. On pourrait aisément qualifier son ouvrage, *La « Pax Americana » en Afrique des Grands Lacs*, de plaidoyer, s'il n'était également un vibrant réquisitoire contre le manichéisme, celui-là même qui prévaut dans la relation des « événements » (bel euphémisme) rwandais de 1994 ; ce que l'auteur désigne comme étant la version « cow-boy » de la tragédie avec, d'un côté, les « bons » (les Tutsis victimes) et de l'autre les « méchants » (les Hutus « génocidaires »). Entre fatalisme ou amertume (« le rêve de l'empire tutsi avec trois capitales – Kampala, Kigali, Bujumbura – est maintenant plus réel que le réel ») et espérance (« [pour le Rwanda et le Burundi] la solution sera commune ou ne sera pas »), Melchior Mbonimpa s'emploie à fournir une tout autre version que celle qui nous est régulièrement servie.

De toute évidence, même si l'auteur prévient son lectorat que nul n'est à l'abri du péril du parti pris, la fin justifie les moyens : étape par étape, et tel un enquêteur scrupuleux, il met en cause les premières constatations, conteste des chiffres jugés extravagants, avance des hypothèses contrairement admises : « Si on se livrait à une comptabilité macabre, on constaterait sans l'ombre d'un doute que, depuis 1972, le nombre des victimes hutues du Burundi, du Rwanda et du Congo-Zaïre dépasse de très loin celui des victimes tutsies ». On dit que Staline se serait un jour écrié que dix morts, c'est une tragédie, mais qu'un million, ce sont des statistiques... Nous avons tous en mémoire les images de ces corps meurtris, coupés à la machette et poussés à la hâte par des bulldozers dans des immenses fosses



communes. Nous avons « vu » l'abomination. Mais si, en dépit de cela, la version concoctée par les puissances occidentales (les États-Unis en tête) ne rendait pas compte de la vérité ?

Que les thèses officielles, relayées par la plupart des médias sans la moindre critique, soient biaisées, nous pouvons l'entrevoir aussi. On nous a déjà fait le coup, oserais-je dire... Depuis l'avènement d'un nouvel « ordre mondial », l'homme dit libre doit trouver un remède à sa culpabilisation, dans cette sorte de parabole du bouc émissaire, animal que les nomades araméens de la Palestine pré-biblique envoyaient pour apaiser le diable Azazel. « La première grande opération sacrificielle pour fonder ce nouvel ordre fut l'opération *Tempête du désert* » ; à la suite de l'auteur, nous pouvons légitimement nous interroger sur les réelles motivations du seul berger qui conduit le troupeau. *De facto*, rien n'est encore réglé, pour l'heure, ni au Proche-Orient, ni en Afrique interlacustre. De là à dire que nous sommes tombés de Charybde en Scylla, il n'y a pas des kilomètres... C'est bien là que réside le grand intérêt du livre : dénoncer la conception dualiste du bien et du mal, pour dire, ainsi qu'Horace, qu'« il est en tout un juste milieu ». Nous devrions le savoir : les méthodes simplificatrices portent en elles le germe de l'« inexactitude ». Et il demeure très sain, dans une démocratie, d'entendre se lever des voix discordantes.

Si le propos est parfois véhément, le raisonnement est étayé par de multiples références, une bibliographie solide, une érudition manifeste et un style élégant qui rend la lecture aisée malgré la noirceur du sujet. *In fine*, il ne nous appartient pas de juger de la véracité des conclusions de Melchior Mbonimpa – le sujet est trop grave pour que l'on puisse contredire péremptoirement sa thèse, alors que demeurent tant d'inconnues. De cela, certains « grands » de ce monde se sont déjà occupés avec un cynisme inouï. Mais nous pouvons au moins admettre avec l'auteur que « le monde laisse les incendies se déclarer – et souvent, contribue à les allumer – pour accourir après coup avec des pansements, des vivres et des médicaments ».

Armelle Datin

**LA LÉGITIMITÉ
DES TEMPS MODERNES
Hans Blumenberg
Trad. de l'allemand
par M. Sagnol, J.-L. Schlegel
et D. Trierweiler, avec
la coll. de Marianne Dautrey
Gallimard, Paris, 1999,
695 p. ; 82 \$**

L'évolution de la pensée est une chose bien tumultueuse. Dans *La légitimité des Temps modernes*, Hans Blumenberg reprend deux mille ans de réflexion philosophique en une thèse qui rappelle les grandes synthèses historico-philosophiques de Hegel et de Splenger. C'est un long cheminement hautement documenté,



mais dont l'ordonnance paraît hasardeuse, comme si la mise en forme définitive avait été faite par quelqu'un d'autre que l'auteur.

Ainsi, la troisième partie consacrée à la curiosité théorique apparaît comme un à-côté de la thèse principale qui est la quête d'auto-affirmation de l'homme occidental dans sa recherche de la vérité. Alors qu'on se serait attendu au développement chronologique que le début du livre annonçait, le discours se déploie plutôt selon les thèmes développés, ce qui exige du lecteur une connaissance encyclopédique de l'histoire de la pensée européenne. Après avoir suivi, en deuxième partie, la révolution rationnelle opérée par Descartes, on revient en troisième partie aux subtilités théologiques des saint Augustin, Tertullien et autres pères de l'Église, avec des incursions du côté de la philosophie antique. Blumenberg se penche, en plus de deux cents pages, sur le grand débat qui a secoué la culture occidentale à plusieurs reprises avec des intensités variables, celui de la curiosité : jusqu'à quel point est-il légitime de pousser la recherche sur les objets et le monde extérieur ? Quelles sont les limites de l'enquête scientifique ?

Le livre se termine sur deux figures emblématiques marquant le passage de la pensée médiévale à la pensée moderne, Nicolas de Cues et Giordano Bruno, l'un opérant la dernière tentative pour sauver la scolastique en l'accor-

dant à la nouvelle pensée, l'autre bousculant tout sur son passage en étendant à tous les êtres l'immanence divine et en détournant, sur le bûcher, sa vue du dieu rédempteur chrétien.

Un livre parfois passionnant, mais un peu éreintant, à ne recommander qu'aux lecteurs curieux de philosophie et disposant de beaucoup de temps.

Jean-Claude Dussault

LE LECTEUR DE POÈMES

Gilles Marcotte

Boréal, Montréal, 2000,
210 p ; 25,95 \$

Le lecteur de poèmes est le premier ouvrage que Gilles Marcotte consacre exclusivement à la poésie depuis *Le temps des poètes* (1969). Mais alors que celui-ci empruntait la forme descriptive du panorama, *Le lecteur de poèmes* regroupe une dizaine d'études sur autant de poètes. Outre la maturité acquise par Marcotte, le regard critique, qui est celui d'un connaisseur plutôt que d'un virtuose, y est plus pénétrant et plus sensible à la polysémie du texte. Pour s'en convaincre, il suffit par exemple de comparer les quelques lignes d'explication (volontairement) partielles qu'il propose de tel poème d'Alain Grandbois dans *Le temps des poètes* à la lecture qu'il en fait aujourd'hui. C'est ce que l'exp-professeur de littérature à l'Université de Montréal appelle « devenir lecteur ». « Mais l'âge et la retraite, s'ils m'éloignent de certains enjeux immédiats, m'enseignent aussi le prix de chaque chose, de chaque œuvre. Tel poème que peut-être, autrefois, j'aurais été tenté de situer ou de perdre dans un ensemble, aujourd'hui je le retiens, conscient de ce qu'il a d'incomparable. J'ai longtemps pratiqué la critique ; il me semble que je deviens lecteur. »

Dans l'ensemble des études, toutes d'excellente qualité, le « lecteur » témoigne ainsi d'un grand respect pour le texte littéraire, choisissant intelligemment de pratiquer

une lecture de l'incertitude, qui tire finement parti de sa propre vulnérabilité, plutôt qu'une critique de l'exactitude. Marcotte y manifeste le souci de rendre justice à l'exigence proprement formelle de la poésie, de telle sorte qu'il se méfie tout aussi bien des motifs biographiques (« je serai un lecteur d'autant plus fidèle que j'oublierai ces références trop précises », dit-il à propos de la poésie de Pierre Jean Jouve) que d'un contenu trop insistant (« peut-être même une trop grande attention portée aux thèmes philosophiques pourrait-elle [...] masquer le travail proprement formel du texte », écrit-il au sujet de la poésie de René Char). Dans tous les cas, sa démarche est faite de prudence et d'admiration autant que de sagesse : « J'entre dans le poème comme dans un 'temple', non pour y déchiffrer un système, mais pour y entendre une voix », proclame-t-il magnifiquement.

François Ouellet

DEUX VOYAGES SUR LE SAINT-MAURICE

Napoléon Caron

Septentrion, Sillery, 2000,
298 p ; 27,95 \$

Favorisé par le progrès des transports, le récit de voyage connaît un essor sans précédent dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Au Québec en particulier, près de 200 récits sont publiés en volumes, soit deux fois plus que la production romanesque, feuilletons compris. La plupart de ces textes édités à l'époque sont parfois difficiles à retrouver sur les rayons de nos bibliothèques. De ce point de vue, il y a lieu de saluer ici la réédition de l'un de ces textes publié en 1888. Mais en même temps, une question apparaît incontournable : pourquoi ce récit plutôt qu'un autre ? Certes, le récit de l'abbé Napoléon Caron contient des pages fort instructives sur les missions du Saint-Maurice, de nombreux détails géographiques, historiques et légendaires de la Mauricie, sans compter les bons mots et

les traits humoristiques dont il est parsemé. En fait, l'abbé Napoléon Caron qui accompagne en 1887 M^{re} Louis-François Laflèche dans sa première visite pastorale en Haute-Mauricie, et qui entreprend l'année suivante une seconde excursion mais dans le Bas-Saint-Maurice cette fois, est l'un des premiers à décrire cette région, de même que la vie et les mœurs de ses habitants. D'abord animé par un but apostolique, le prêtre laisse place à l'ethnographie, au géographe, au naturaliste et surtout à l'historien, pour lequel décrire un lieu, une coutume, un usage, une croyance consiste bien souvent à retrouver leur origine et à raconter les événements historiques et les légendes auxquels ils sont associés. « Depuis la Rivière-Croche jusqu'aux Piles [...] depuis les Piles jusqu'à l'antique cité des Trois-Rivières », le périple de l'abbé Caron, mais surtout le récit qu'il en a fait, l'amène à se considérer comme « l'historien du Saint-Maurice » pour ne pas dire plus : « Allez sur ces parages, si vous voulez retrouver le type des anciens Canadiens. »

Ces caractéristiques ne suffisent toutefois pas à démarquer ce récit de la vaste production qu'a suscitée à l'époque l'importante campagne en faveur de la colonisation. L'éditeur Denis Vaugeois, qui a annoté le récit de Caron, avoue que la réédition de cet ouvrage est avant tout un choix personnel : « En plus de faire résonner à mes oreilles les noms de lieux de mon enfance, ce récit m'a mis en contact avec mes ancêtres. Il les a fait revivre, l'espace de quelques lignes. Il les a fixés dans notre mémoire. J'avais envers l'abbé une dette personnelle. » Souhaitons que d'autres éditeurs éprouvent un semblable « coup de cœur » pour des récits de voyage, notamment ceux d'Henri-Raymond Casgrain, d'Arthur Buies, de Faucher de Saint-Maurice, d'Adolphe-Basile Routhier et de bien d'autres écrivains du XIX^e siècle.

Pierre Rajotte

L'ŒIL DE PROUST
LES DESSINS
DE MARCEL PROUST
 Philippe Sollers
 Stock, Paris, 1999,
 157 p. ; 44,95 \$

Philippe Sollers a toujours été un magnifique lecteur, porté par une intelligence socratique, une passion racinienne et un caractère joufflu, pas si loin de Proust en fait. C'est le triomphe tranquille de *La recherche* qu'il illumine cette fois contre les fétichistes du désastre aujourd'hui plus fiers que jamais de leurs appuis médiatiques. Son ouvrage, poignant, cherche à montrer « le vrai corps, la vraie vie » de l'œuvre en commentant non seulement le texte mais également les dessins autographes de l'écrivain, ceux-ci provenant essentiellement des documents conservés à la Bibliothèque nationale de France et des lettres à Reynaldo Hahn. Nous avons donc maintenant accès à leur presque totalité, « presque » puisque les épreuves des dessins manquants ont été malheureusement refusées par les Kolb-Proust Archiv de l'Université de l'Illinois.

À quoi tient la « trouvaille » (le terme est de Sollers) de ce gigantesque rouleau biblique, de quoi est tissée sa révolution enfantine ? Une réponse : « [N]e pas se laisser 'rattraper par la vie', autrement dit par la mort, comme tant d'écrivains et d'artistes qui, par 'idolâtrie', n'ont pas su aller assez loin. » On voit combien le petit Marcel, avec son inébranlable instinct et sa langue archi-sublime, anarchique, hermaphrodite, ne s'englué jamais dans l'époque qui l'informe. Les Bergotte, Elstir et Vinteuil sont désormais légion. Si l'œuvre fait, comme celle de Rimbaud, saisir sans l'ombre d'un doute à quel point les propos des andouilles claironnant la fin de l'histoire font

tort aux masses, c'est entre autres parce qu'elle fait advenir, là, devant nous, l'inconscient en acte. Et elle y parvient en posant la question que Sollers considère comme la question par excellence de la littérature : « *Qui raconte qui ?* Autrement dit : qui détient la maîtrise du récit ? Qui n'est pas raconté par un autre ? » Aurait-on découvert Dieu friand de madeleines ? Pour séduisante qu'elle soit – on se croirait sur la plage ou dans une soirée intime –, l'hypothèse ne vaut qu'à la mesure de l'ironie qu'elle dégage et suscite. L'artiste, c'est bien cela qui compte, se retire du spectacle pour aborder aux rives du Temps. D'où son pouvoir que d'aucuns pourraient juger infini, ou dangereux. On connaît la suite.

Proust voit donc avant tout le monde. Son œil dessine tout ce qu'il touche. Qu'il décalque les illustrations d'Émile Mâle (dont *L'art religieux du XIII^e siècle en France* fut pour lui une source d'inspiration majeure) ou dissémine les taches d'encre sur la page, ses dessins confondent dans la flore et les frissons la gestation du jour et de la nuit, gardiens de la mémoire qui vient.

Michel Peterson

LE VOYAGE EN POT
 Louis Hamelin
 Boréal, Montréal, 1999,
 224 p. ; 22 \$

Les lecteurs reconnaîtront peut-être plusieurs des textes de ce *Voyage en pot*, dont l'essentiel a été publié au fil des semaines dans *Ici Montréal*. En les rassemblant, Louis Hamelin a effectué un travail qui leur donne une nouvelle unité de ton. Ce ton est celui de l'apaisement, celle qu'on éprouve lorsqu'en descendant d'avion on touche soudainement le dividende de l'éloignement :



pouvoir observer ce qu'on connaît comme si c'était nouveau.

Durant les quelque deux ans que couvrent ces chroniques, Louis Hamelin a fait plusieurs fois la navette entre le Québec et la France. En France, il fait des découvertes amères et douces. Il raconte l'ésotérisme d'appareils ménagers dont il finit par percer les mystères, pour voir Gilles Deleuze briller de ses derniers feux sur l'écran. Le chroniqueur vit aussi quelques mésa-

ventures dans le monde des Lettres parisiennes, où il rencontre une toute-puissante Ogresse. Dans plusieurs chroniques, Louis Hamelin parle par ailleurs de politique (la question nationale, la guerre, le port d'arme, les zapatistes) avec une droite simplicité.

Les pages les plus fortes sont peut-être les chroniques du Québec, où Louis Hamelin a fait de fameux voyages. Il dit notamment un bain de jouvence fait en Mauricie parmi une nature aimée. En Gaspésie, il rencontre des amis témoins des voyages de l'enfance. Puis il écrit sur son chat, qui vit dans les ruelles de Montréal. Ce sont peut-être là les pages les plus personnelles de ces chroniques et la meilleure histoire de chat qu'on ait lue depuis *Le Matou*.

Une autre veine riche dans ce livre est le commentaire littéraire, dont le style sera familier aux lecteurs du *Devoir*. On retiendra entre autres l'invitante présentation que Louis Hamelin fait des idées d'Yves Boisvert.

Mystérieux style que celui de Louis Hamelin : quand on y regarde de près, les phrases semblent souvent mal tournées. Pourtant, leur magie s'exerce et la voix de l'auteur s'impose, qu'on entend ensuite longtemps après avoir fini la lecture.

Alain Huot

SOMMES-NOUS SEULS
DANS L'UNIVERS ?
 Entretiens avec
 Jean Heidmann,
 Alfred Vidal-Madjar, Nicolas
 Prantzos et Hubert Reeves
 Fayard, Paris, 2000,
 307 p. ; 29,95 \$

Contrairement aux marins d'Amsterdam de la chanson de Brel, les astronomes se plantent peut-être le nez au ciel, mais ne se mouchent pas dans les étoiles. Disons qu'avec les étoiles, ils font plutôt mouche et davantage avec les *exoplanètes*. Mais qu'est-ce qu'une *exoplanète* ? Tout simplement une planète qui n'appartient pas à notre système solaire : une planète *extrasolaire*, comme le dit le jargon.

Il n'y a même pas dix ans, on ne pouvait que supposer l'existence de ces lointaines planètes. En effet, si les lois de la physique sont partout les mêmes dans l'univers, et que partout la matière semble s'être organisée en fonction de ses lois et *grosso modo* comme ce que l'on voit dans notre environnement galactique, il n'y avait pas vraiment de raisons de douter que si notre soleil possède un cortège de satellites, les autres étoiles en possèdent elles aussi. Mais on n'en avait pas la preuve.

Or, depuis très peu de temps, ces infatigables « auscultateurs » du ciel nocturne que sont les astronomes ont découvert non pas une, mais bien une « moisson » complète de planètes tournant autour d'étoiles plus ou moins éloignées de notre brave Phébus. La dernière découverte date de mai dernier. Le directeur de l'observatoire de Genève, Michel Mayor – soit dit en passant le découvreur de la première *exoplanète* –, annonçait neuf nouvelles venues, bijoux cosmiques qui orbitent tranquillement autour d'une étoile répondant au joli nom de HD 83443.

Avec ces annonces spectaculaires, le vieux rêve de l'humanité, qui est de savoir si nous sommes les seuls dans l'univers, est revenu au premier plan de l'actualité, et cette fois-ci, agrémenté d'arguments sérieux. Voilà l'exaltant questionnement auquel tente de répondre ce livre amusant à la portée de tous.

Les fans du sujet n'apprendront rien de nouveau, mais pour ceux que le sujet titille, cet ouvrage est intéressant. Quatre chercheurs de premier plan proposent leurs réflexions, sous la forme d'entretiens, en évitant jargon scientifique et grands concepts inaccessibles.

Un spécialiste du programme SETI (*Search for*

Extra-Terrestrial Intelligence) fait le point sur ce sujet, un autre nous parle justement en détail des *exoplanètes*, un troisième passe au crible les techniques de voyage spatial qu'il nous faudrait développer pour les visiter et Hubert Reeves, enfin, poursuit inlassablement sa marotte qui le conduit à conclure que la vie, et de surcroît la vie intelligente, doit exister un peu partout dans l'univers.

En raison de sa forme, ce texte vieillira vite. Les recherches dans ce domaine se succèdent à un train d'enfer et il ne se passe pas un trimestre sans qu'une manne d'informations ne vienne repeindre le paysage interstellaire et souvent bouleverser complètement ce qui, hier encore, était donné comme définitif. Mais pour l'heure, voilà une vraie mine de renseignements et une bonne base pour nourrir nos réflexions et nos rêves les plus vertigineux.

Raymond Pollender

LA MAISON DU RÊVE
Sous la dir.
de Simone Sauren
L'Hexagone/VLB, Montréal,
2000, 224 p. ; 19,95 \$

Il ne s'agit pas seulement d'une bonne idée, mais d'un geste urgent. Que les libraires sachent en quelle estime les auteurs les tiennent ; que le public sente que le livre ne lui parvient dans sa beauté et sa polyvalence que si les libraires sont là.

Les textes, exception faite des quelques-uns où l'auteur scrute son nombril au lieu de traiter du sujet, suivent deux axes : celui de l'amitié reconnaissante ; celui de l'inquiétude. Presque tous les auteurs évoquent non les librairies, mais un libraire unique, irremplaçable, ami plus que commerçant. Plusieurs avouent avoir dérobé des livres à des



bien que beaucoup valorisent davantage leur dollar d'économie que le foisonnement de la littérature. D'autres, moins explicites ou plus résignés, manifestent à regret la même lucidité : le libraire est menacé par l'inculture des grandes surfaces et l'amétropie de certains éditeurs. Un peu plus et cet hommage aux libraires aurait pris l'allure d'un éloge funèbre. Cela aurait quand même été nettement prématuré !

Laurent Laplante

**DE L'UNE À L'AUTRE
LE FIL DE L'HISTOIRE
RÉCITS DE VIE
DE FEMMES SYNDIQUÉES**
Propos recueillis et
rédigés par Sylvie Roche
L'Intersyndicale des
femmes/Remue-ménage/Le
parloir, Montréal/Québec,
2000, 233 p. ; 14,95 \$

Des gens mal informés, ou de mauvaise foi, remettent parfois en question la pertinence du mouvement féministe et nient les acquis obtenus depuis les luttes syndicales des années 1970 dans les secteurs privé et public.

Dans *De l'une à l'autre, le fil de l'histoire*, dix femmes syndiquées livrent avec générosité leur cheminement professionnel et personnel dans une forme si proche de l'oral que le lecteur croit recevoir leurs confidences en tête-à-tête intime. Chaque parcours est peut-être unique, mais chacun témoigne des difficultés rencontrées par les femmes qui tentent de concilier travail, famille et études.

Justement, ce qui frappe dans chaque récit, c'est le rôle primordial qu'ont joué la scolarisation, la syndicalisation et le militantisme dans l'amélioration des conditions de travail et l'émancipation personnelle de chacune d'elles. La somme de ces témoignages esquisse trente ans d'évolution du marché du travail dans les secteurs manufacturier, de la fonction publique, de l'éducation, de la santé et des services sociaux. Les impacts des compressions budgétaires en ressortent dans toute leur turpitude lorsque les

libraires présumés myopes, mais c'est pour s'incliner un instant plus loin devant la clairvoyance et la mansuétude de ces portiers du rêve : ils avaient vu les larcins, mais ils les pardonnaient dès que le jeune voleur se révélait bon lecteur.

L'inquiétude, malheureusement, affleure fréquemment dans cet hommage aux libraires. Louis Caron a beau promettre qu'il ne se tirera pas dans le pied en trahissant son libraire au profit d'un quelconque Club Price, il sait

travailleuses, qui ont subi les augmentations de tâches et les baisses d'effectifs incessantes des dernières années, évoquent les transformations de leur quotidien au travail.

Un beau livre, humain, touchant et rempli de sagesse, que les jeunes auraient avantage à lire pour comprendre la réalité et les enjeux du monde du travail actuel. Pour saisir combien les acquis sont fragiles, combien l'autonomie professionnelle contribue à établir dans la vie privée des hommes et des femmes des relations enrichissantes fondées sur l'égalité, le respect et le partage des responsabilités.

Caroline Caron

VARIATIONS SUR L'INFLUENCE CULTURELLE AMÉRICAINNE

Sous la dir.

de Florian Sauvageau
Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 1999,
262 p. ; 32 \$

On ne parle désormais plus d'américanisation ou d'impérialisme culturel américain, mais beaucoup moins péjorativement de mondialisation et de métissage des cultures, selon un modèle qui demeure néanmoins profondément américain, c'est-à-dire inspiré par des pratiques ayant cours aux États-Unis.

Outre des universitaires (Jean de Bonville, Claude Jean Bertrand, Véronique Nguyen-Duy), ce collectif comprend aussi des artistes québécois, comme l'auteur-compositeur Sylvain Lelièvre et le cinéaste Michel Poulette. Le témoignage de ce dernier est particulièrement révélateur : notre cinéma a besoin de personnages positifs et forts, des gagnants, qui permettraient à nos films de rejoindre un public plus large, stimulé par des histoires qui finissent bien.

On reste partagé par les questions d'authenticité, de mimétisme et d'originalité de la culture québécoise devant le modèle américain, points que soulève Florian Sauvageau dans son introduction, car s'il

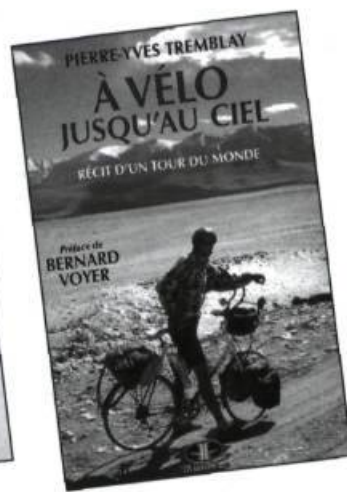
est vrai que les chansons de Sylvain Lelièvre sont typiquement québécoises (bien qu'il admette avoir été influencé par Bob Dylan et Paul Simon), d'autres produits (nos *talk-shows* par exemple) sont visiblement calqués (sans grande originalité ni transposition) sur la télévision des États-Unis. Certains ont réussi à transposer intelligemment, au point de nous faire oublier le modèle (Charles Trenet dont les chansons typiquement françaises sont pourtant fortement influencées par le jazz et le swing venus des États-Unis), tandis que d'autres ont imité, copié, sans réinventer.

En fin d'ouvrage, l'étude du professeur Ivan Bernier nous fournit une foule de données brillamment interprétées, qui nous aident à comprendre le rôle vital des gouvernements dans la préservation de notre intégrité culturelle. Contrairement au récent collectif dirigé par Sylvie Mathé (*L'anti-américanisme*, paru en 2000 aux Publications de l'Université de Provence), ces *Variations* n'analysent pas les formes de résistance ou d'opposition à l'envahissement américain, mais tentent plutôt de cerner les mécanismes d'adaptation (et de récupération) des structures du divertissement à l'américaine dans notre contexte québécois. En ce sens, *Variations sur l'influence culturelle américaine* marque une nouvelle tendance dans l'étude des relations entre nos deux pays.

Yves Laberge

POÉTIQUE DU TRADUIRE Henri Meschonnic Verdier, Paris, 1999, 73 p. ; 50,95 \$

Voici la thèse à mes yeux centrale de cet ouvrage : une bonne traduction relève de l'écriture, au sens où elle assume dans la chair de l'œuvre qu'elle devient l'historicité du sujet traducteur. On est donc bien loin de la transparence et de l'anonymat encore bêtement privilégiés par l'académisme. C'est que le traduire littéraire (c'est-à-dire



la traduction au sens actif), plutôt que de se cantonner à la langue et aux énoncés, s'élabore dans l'horizon du discours et du rythme, ce dernier défini comme « organisation de la subjectivité et de la spécificité d'un discours ». Bref, on ne traduit pas Joyce de l'anglais (d'ailleurs, quel anglais ?) au français, mais de Joyce à Joyce à venir. Meschonnic est on ne peut plus clair : il s'agit de travailler au niveau du « signifiant généralisé » en débordant le signe pour déployer une sémantique sérielle mettant en scène, eh oui !, la valeur à travers le corps et la voix. Bref, on en arrive à cette idée que ce n'est pas la traduction qui est impossible, comme le colportait toujours Georges Mounin après saint Augustin, mais bien la fidélité, mythe et imposture qui selon Meschonnic ont rendu la tradition occidentale complètement sourde à la signifiante. Traduire, c'est donc réapprendre à manger : « Le rythme se fait dans la bouche. » Belle table en perspective...

Après avoir réaffirmé ses principes (présentés il y a plusieurs années dans *Pour la poétique II*), Meschonnic pose que la pratique, c'est d'abord la théorie, celle-ci ne s'actualisant toutefois qu'en celle-là. Cela dit, malgré le réel intérêt de son travail, il y a chez lui (dans ce livre comme dans plusieurs autres), malgré une érudition impressionnante, des perles d'ignorance. Rien qu'une : « Traduire équivaut à être en analyse, et revient moins cher... » Et avouerai-je mon

agacement quand je lis des âneries aussi grosses que celles-ci : Michel Serres et Georges Steiner auraient une attitude anhistorique et « acritique » et les déconstructionnistes, « attardés », ne feraient que différer la poétique... Il faut parfois rire pour ne pas pleurer : les Walter Ong, Mircea Eliade et Emmanuel Levinas auraient quant à eux une « pensée faible » (mais certainement pas telle que l'entend Gianni Vattimo). Si certaines critiques sont justes, la plupart restent à tout le moins irrespectueuses dans leur formulation. Il y a là un ton grand seigneur qui n'aide certainement pas à oublier le caractère répétitif – obsessionnel même – du discours de Meschonnic. Un savoir sans humilité devient souvent pure vanité.

Michel Peterson

À VÉLO JUSQU'AU CIEL RÉCIT D'UN TOUR DU MONDE Pierre-Yves Tremblay JCL, Chicoutimi, 1999, 385 p. ; 24,95 \$

Pierre-Yves Tremblay est arrivé à Paris, point de départ de son « tour du monde », le 15 juillet 1994 ; il revoit Chicoutimi, sa ville natale, le 23 novembre 1996. Sa randonnée à vélo aura duré 863 jours et lui aura permis de parcourir la France, la Suisse, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Inde, la Thaïlande, la Malaisie, l'Australie et les États-Unis. Son aventure

n'avait pas pour but de battre un record ou d'établir une marque, mais plutôt de tester ses limites personnelles, physiques et mentales, et d'entrer en contact avec l'être humain, où qu'il se trouve. Le voyageur prend donc le temps de s'arrêter, de passer quelques jours, voire quelques semaines, au même endroit pour se mêler aux habitants, vivre avec eux et partager leurs coutumes.

Chez Pierre-Yves Tremblay, le voyageur l'emporte sur l'écrivain. Il s'agit pour lui d'un premier ouvrage et l'on sent une inconstance dans l'écriture, une incertitude aussi, qui peuvent agacer. Néanmoins, ce récit de voyage est écrit du point de vue de l'expérience, de l'émotion, et quelques passages, particulièrement ceux où sont évoqués l'Iran et l'Inde, réussissent à nous faire vivre par procuration les transformations intérieures du voyageur. Mais les longueurs abondent et l'auteur accumule des éléments intimes qui gênent la lecture, ce qui est compensé par une joyeuse naïveté et une grande faculté d'émerveillement. Le récit est en outre illustré de nombreuses photographies, malheureusement mal reproduites.

François Couture

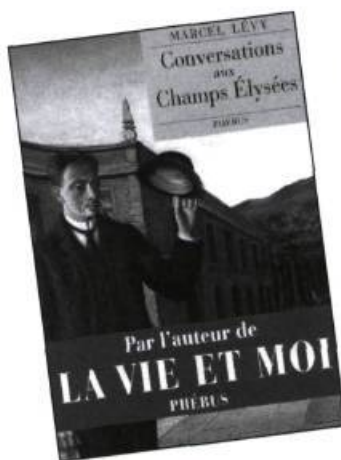
**CONVERSATIONS
AUX CHAMPS ÉLYSÉES
NOUVEAUX DIALOGUES
SOCRATIQUES**
Marcel Lévy
Phébus, Paris, 2000,
250 p. ; 39,95 \$

« Il a dû m'arriver de limer plus d'un fait pour qu'il entre sans encombre dans ma phrase », d'avouer Thucydide à Socrate dans un de leurs nombreux entretiens au sommet des mondes, où bien sûr les beaux esprits ne se font guère prier pour émettre quelque opinion et argumenter de leurs théories. Au total, nous serons conviés à plus

d'une dizaine d'échanges où le vieux sage accoucheur des consciences, fidèle à lui-même, cherchera les filets de lumière dans les obscurités de ses interlocuteurs. On y parlera tantôt d'éducation, tantôt d'Histoire, des arts et des sciences aussi. Se pointent également au rendez-vous, galement espiègles quelquefois, l'amour, le bonheur et même la « porno-sophie » : « De ce que nous promet la femme » (chapitre X), quoi... En un mot, doux.

Parmi les convives à la table parlante et marchante, plusieurs philosophes : Montaigne, Montesquieu, Rousseau ou Schopenhauer. Et Platon pour sûr. Mais la philosophie n'a pas le monopole de la pensée soignée (« Les philosophes m'ont toujours paru un peu constipés de la cervelle »). Qu'à cela ne tienne ! Socrate trouvera le « courage » d'affronter son épouse Xanthippe puis Aristophane, moqueur de première qui l'avait fort éreinté jadis dans ses *Nuées*. Rabelais, Ninon de Lenclos, Stendhal (interpellé de but en blanc : « Pourquoi aime-t-on ? ») et encore quelques autres – dont le secrétaire de Goethe (si ! si ! Eckermann eut droit comme son maître au partage de l'ambrosie de ces lieux divins) – se joignent ponctuellement à ces petites assemblées où trois ou quatre langues bien déliées se disputent la vérité d'un enjeu.

Bien sûr, on ne reconnaît pas toujours l'œuvre ni même la personnalité dans le mot du messager. Marx y est singulièrement présomptueux, et Nobel semble un peu égaré dans ces fumées issues moins de la déflagration que de la spéculation. C'était couru, j'imagine. L'auteur au reste ne se prétend pas spécialiste (« celui qui sait tout de presque rien ») ni de grande érudition (qu'il n'a pourtant pas mauvaise, loin s'en faut). D'où notamment quelques poncifs de bon teint ici ou là, quoique prestement dissimulés dessous



les jupons de formules plutôt jolies et, ma foi, de temps à autre fort bien ciselées. Qui en l'occurrence ne désire et ne craint à la fois de rencontrer « celle qui se refuse à tout, sauf au meilleur » ? Et quelle parade opposer à la gifflée que Michelet assène à notre société : « On n'en est plus aux temps bénis où l'on pouvait faire saisir des sacs d'or aux frontières ; l'argent aujourd'hui ne se contente plus de n'avoir point d'odeur, il n'a plus de couleur, plus d'apparence, plus de matérialité ; il fuit par la voie des ondes, passe à la seconde de Genève à Hong Kong, il est partout, il est nulle part. Il est comme Dieu. Il est Dieu. »

On comprendra qu'il ne s'agit pas dans ces joutes oratoires d'apporter de réponses fermes, ni même d'ailleurs de camper solidement les questions. Marcel Lévy a accaparé quelques esprits bien taillés comme pour mieux aiguillonner le sien propre, voilà tout. Faut-il s'en plaindre et le dénoncer ? À quoi bon si, en outre, c'est bien écrit, incidemment dans une langue quelque peu surannée qui a *contrario* rappelle quasi brutalement le sabir franglais et syncopé de notre époque ? De même, à quoi bon chipoter si l'on sait par surcroît que M. le dilettante n'aura jamais tenu son livre en main ? C'est presque centenaire, en effet, que l'homme s'en est allé rejoindre Socrate en personne, laissant ainsi le soin à son éditeur de mettre un peu d'ordre dans une forme de testament intellectuel qui, à notre étonnement heureux, se termine sur



des propos (que de mon cru je qualifierais de « ririens » : le rire du rien inhérent au vide sourd et muet de l'être) que n'aurait pas désavoué Nietzsche lui-même. Et si c'était vrai que « tout, depuis le début, n'aura été qu'un grand songe » ? Après tout, on doit bien savoir de quoi on parle à 94 ans.

Jean-Luc Gouin

**LA GAUCHE A-T-ELLE
UN AVENIR ?**
ÉCRITS À CONTRE-COURANT
Jacques Pelletier
Nota bene, Québec, 2000,
235 p. ; 14,95 \$

Composé à la manière d'un recueil de textes, ce volume explore divers horizons : l'avenir de la gauche au Québec, des considérations sur la Révolution tranquille, sur l'intellectuel critique, sur le parcours de Pierre Vallières et j'en passe... Ce livre est, cependant, centré sur la possibilité de l'existence d'une « gauche » pertinente au Québec ou, du moins, sur la création de rapports sociaux émancipateurs en réaction au néolibéralisme ambiant.

L'ouvrage s'ouvre, d'ailleurs, sur la faiblesse d'une gauche québécoise n'ayant, au dire de l'auteur, jamais réussi à s'imposer au plan politique afin de remettre vraiment en cause l'ordre des choses. Selon Pelletier, la « nouvelle gauche » – née dans les années 1950-1960 – a fini par se constituer en une « sous-culture » qui n'a pas eu beaucoup d'impacts sur les problèmes socio-économiques. C'est donc en

« Parti » qu'elle pourrait s'ériger et non pas en « mouvements » plus ou moins bien définis. Jacques Pelletier ne renie pas, toutefois, la pertinence de l'« action directe » sur les problèmes sociaux ni de celle des « cercles d'études » ou des revues dont il fait lui-même partie. Et il admettra même s'être « rangé » – dans la quarantaine – tout en demeurant fidèle à ses idées de jeunesse !

C'est l'interprétation actuelle, par certains auteurs, de l'héritage de la Révolution tranquille qui est ensuite abordée. Pourquoi veut-on, à la limite, la liquider ? Ce travail de révision historique prétend s'énoncer de manière « neutre » : il serait, au contraire, tributaire des diktats de l'économie et de l'idéologie néo-libérales. Les « nouveaux intellectuels » seraient aussi pris dans cet engrenage. Où sont donc passés ces grands intellectuels qui désiraient « changer la vie », au lieu de ces pitres qui divaguent dans la société du spectacle ? La « mort » de l'intellectuel serait ainsi liée à celle de la vie démocratique... C'est Pierre Vallières qui représente, pour notre auteur, l'intellectuel le plus particulier du Québec, alliant culture littéraire, philosophie et engagement politique ; et cela, sans aucune formation universitaire. La *liberté* parcourt l'œuvre et l'action de Vallières, abolissant tous les conformismes. C'est, également, l'esprit libre et critique qui traverse et réunit les différents textes de ce livre décapant de Jacques Pelletier.

Gilles Côté

SUR LES PETITES ROUTES DE LA DÉMOCRATIE

Moussa Konaté, Paule Simard, Claude Giles, Lyne Caron
Écosociété, Montréal, 1999,
161 p. ; 14,95 \$

L'image que l'on se fait de la coopération internationale se résume trop souvent à la vision misérabiliste des enfants au ventre ballonné, aux yeux exorbités, et à celle des dirigeants despotiques des pays en



voie de développement honteusement prospères, ponctionnant à pleines mains l'enveloppe de dollars charitablement octroyée par les pays occidentaux.

Depuis quelques années, les pays donateurs du Nord, éreintés par le poids de leur solidarité, ont décidé de couper les budgets de l'aide aux pays pauvres, exigeant, de surcroît, efficacité, rentabilité, productivité dans le travail de terrain des organisations humanitaires. Cette gestion par résultats impose aux projets de coopération un rendement qui se conjugue péniblement avec la notion de temps. Car les ONG, qui doivent répondre à des critères économiques immédiats et jongler avec une comptabilité très serrée, pensent des projets qui ne s'inscrivent pas dans la durée.

Un projet de coopération Canada-Mali a toutefois prouvé qu'avec quelques milliers de dollars et quelques années d'expérimentation, une démarche de développement durable et local basée sur le respect des traditions, de la culture du pays et du rythme d'apprentissage des populations pouvait remporter un ferme succès. SUCO, dont le siège social est à Montréal, a pris au mot les habitants d'un petit village du Mali pour les aider à se passer de l'aide bilatérale et à emprunter les routes de la démocratie. L'organisme a dégagé de cette expérience une méthodologie cohérente et reproductible dans d'autres régions d'Afrique de l'Ouest. Or, cette approche différente

du développement ne serait rien sans la générosité publique canadienne...

Sandra Friedrich

CONVOYAGES ESSAIS CRITIQUES

Robert Major
David, Orléans (Ontario),
1999, 334 p. ; 18 \$

Robert Major est professeur de littérature québécoise à l'Université d'Ottawa. Dans *Convoys*, il nous propose une grappe d'essais dont l'écriture s'échelonne sur quelques années (« plusieurs de ces textes avaient un certain âge et le trahissaient nettement », confesse-t-il, sans entrer dans les détails). L'ouvrage se divise en deux parties d'intérêt inégal. La plus courte, « Prolégomènes », réunit des textes portant sur la langue, sur le statut de marginalité en littérature, ainsi qu'une réflexion enrichissante et toujours d'actualité sur le rôle et l'importance des travaux menés dans le domaine des Lettres, où il plaide pour une recherche « compréhensible ».

La partie portant le titre « Œuvres et auteurs » propose plusieurs relectures d'œuvres québécoises du XIX^e et du XX^e siècles, et c'est dans cet exercice que Robert Major excelle. D'ailleurs, son *Jean Rivard ou l'art de réussir* (1992) reste un modèle dans l'art de revisiter une œuvre pour y découvrir quelque chose de neuf. L'auteur offre donc un florilège de textes, certains peu frappants, comme son analyse du rôle de l'ourse dans *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie ou encore celle sur les poésies d'Hervé Biron. Mais son « bilan provisoire » du destin d'écrivain de François Hertel illustre pertinemment le sort réservé aux auteurs que l'institution juge de second ordre. Il faut aussi souligner la surprenante (mais pas entièrement convaincante) filiation établie entre *Prochain épisode* d'Hubert Aquin et *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, ainsi que la lumineuse analyse des sources du poème « Arbres » de Paul-Marie Lapointe.

La passion du professeur et son approche vulgarisatrice compensent les occasionnelles faiblesses stylistiques. Somme toute, un ouvrage qui réussit à maintenir l'intérêt du lecteur et même à surprendre et à séduire par moments.

François Couture

**MA GUERRE
BUISSONNIÈRE**
Ernest Bourgault
Boréal, Montréal, 2000,
172 p. ; 19,95 \$

Le titre est juste, car il met l'accent sur ce qui, au creux d'une vie qui se déploie depuis 1918, fournit au livre l'essentiel de sa substance. De ce qui ne se rattache pas directement à la détention des années 1940 et à son dénouement audacieux, nous saurons peu de choses, juste ce qu'il faut pour confirmer que le bon sens, la clarté et la détermination manifestes au départ imprègnent tout le parcours.

Le parcours d'Ernest Bourgault est, en effet, à la fois unique et exemplaire. Il naît en Saskatchewan de l'improbable rencontre entre une femme de famille bretonne et un homme dont la famille a d'abord quitté Saint-Jean-Port-Joli pour chercher sa subsistance aux États-Unis avant de gagner l'Ouest. L'époque lançait les familles dans de tels méandres. Mais, comme si cela ne suffisait pas, le jeune Ernest rencontre sur sa route un clergé français que les soubresauts anticléricaux de la fin du siècle ont contraint, lui aussi, au déracinement. Il en résultera pour le jeune Ernest une éducation exigeante, l'offre d'études en France et même une vocation temporaire. Tout conspire, dirait-on, pour qu'Ernest Bourgault se retrouve en France au moment de l'invasion. Le reste se goûte mieux quand on le lit comme le raconte l'auteur.

Le récit coule de source, dans une langue précise et mesurée. L'évasion, par une sorte de sérénité qui tient autant à l'écriture qu'au style de l'homme, semble presque normale.

Laurent Laplante

**VOYAGES
DE DÉCOUVERTES
EN AFRIQUE**
ANTHOLOGIE 1790-1890
Édition établie par
Alain Ricard
Robert Laffont, Paris, 2000,
1059 p. ; 47,95 \$

La collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont s'enrichit d'un nouveau titre dans son impressionnante série d'anthologies d'écrits de voyage. Après *Le voyage en Orient* (1985), *Italie* (1988), *Le voyage en Russie* (1990), *Les Indes florissantes* (1991), *Le voyage en Asie centrale et au Tibet* (1992), *Le voyage en Chine* (1992), *Le voyage en Polynésie* (1994), *Le voyage en France* (1995), *Le voyage en Suisse* (1998) et *Le voyage outre-Manche* (1999), c'est le voyage en Afrique qui retient cette fois l'attention. Contrairement à la plupart des autres ouvrages qui proposent une typologie des voyages, cette dernière anthologie se concentre plutôt sur les voyages de découverte. Il faut dire qu'elle couvre la période 1790-1890, époque à laquelle les Européens commencent à explorer le continent africain. En 1788 est fondée, à Londres, l'African Association qui se donne pour objectif de promouvoir l'exploration scientifique de l'Afrique noire. Issue du siècle des Lumières, cette époque d'exploration scientifique qui vise à « remplir le blanc des cartes » est aussi une époque de conquête colonialiste qui aboutira au partage du continent africain à la conférence de Berlin, en 1884, « c'est-à-dire avec la mise en coupe réglée de l'Afrique et la colonisation européenne ».

C'est toutefois le programme scientifique des explorateurs qui a guidé le travail d'Alain Ricard qui écrit dans sa préface : « J'ai donc donné la priorité aux textes qui permettaient de reconstituer la

logique de ce programme et apportaient des réponses aux questions géographiques que se posaient les explorateurs. » Cette approche met en évidence l'entreprise collective qui sous-tend cette période d'exploration, crée un enchaînement entre les auteurs choisis, « de Mungo Park, qui montre dans quel sens coule le Niger, à Rolphs, qui réussit une première en allant de la Méditerranée au golfe du Bénin ». En fait, ce croisement des trajectoires, qui se manifeste notamment sous la forme de rencontres, de conflits d'interprétation, d'accusations de mensonge et d'exagération, permet surtout de montrer le lien avec une problématique d'ensemble (« combler les blancs de la carte »), la place du projet d'un explorateur dans l'entreprise collective et la contribution de son ouvrage à cette communauté de propos. Pour finir, nous dit Alain Ricard, « nous apprenons à explorer l'Afrique, mais aussi les représentations que s'en faisaient les hommes du XIX^e siècle ».

Pierre Rajotte

**LES OISEAUX
DE MALHEUR**
**ESSAI SUR LES MÉDIAS
D'AUJOURD'HUI**
André Pratte
VLB, Montréal, 2000,
244 p. ; 22,95 \$

André Pratte est un journaliste déçu de sa profession. Ses objets de récriminations sont nombreux. Il lui reproche sa paresse, son goût pour l'effet, sa tendance à confondre l'image et le message, son esprit moutonnier, son cynisme, son besoin de trouver des coupables à tout prix. Il en veut pour preuve la démagogie des bonimenteurs radiophoniques, la couverture *ad nauseam* des faits et gestes des stars du moment, la prépondérance des



ragots sur l'information documentée et la place démesurée accordée par les médias aux faits divers ou aux sports.

André Pratte ne nie pas l'intérêt d'une presse d'humeur ou la nécessité du *human interest* dans l'information, il en condamne la suprématie. « Notre premier devoir, comme journaliste, écrit-il, c'est de fournir à la population des informations lui permettant de se faire une opinion. » En outre, alors qu'elle devrait ouvrir sur le monde, la presse se cantonne de plus en plus dans la sphère du privé, le « *you news* », qu'illustre la montée de l'information liée à la vie privée : ma maison, mon budget, mes vacances, mon auto, etc.

Faut-il pour autant y voir un signe de décadence ? La marque d'une dégradation récente ? À ce sujet, l'essayiste nous rappelle, preuves à l'appui, que la presse a de tout temps préféré nourrir les fantasmes de ses lecteurs plutôt que de les éclairer, préféré faire sensation plutôt que de faire réfléchir. Les excès de la presse ont donc une riche tradition et André Pratte ajoute son nom à une longue liste de détracteurs.

Il faut dire que l'ambiguïté du métier favorise les dérapages. D'un côté, nous dit-il, le journaliste exerce son métier dans une entreprise qui a pour finalité d'amener des auditeurs à des annonceurs, alors qu'il se perçoit comme un pédagogue de la citoyenneté. Des grands « passeurs », André Pratte en évoque quelques-uns à la fin de son ouvrage : l'Américain Edward Morrow, le René Lévesque de *Point de*

mire et le Claude Ryan de la rue Saint-Jacques, par exemple. Il signale à notre attention le *Christian Science Monitor* (<http://www.csmonitor.com>), quotidien de Boston qui, malgré une qualité journalistique indéniable, ne survit toutefois que grâce à la générosité de la congrégation qui l'a vu naître.

L'essai d'André Pratte alimentera sans doute une vieille méfiance envers les journalistes. C'est dommage, car outre le fait de mettre injustement tous les journalistes dans le même panier, on oublie que ce qui est à craindre, c'est moins une presse laxiste que le large segment de la population qui la plébiscite.

Yvon Poulin

LA MORT DU ROI
**ESSAI D'ETHNOGRAPHIE
POLITIQUE COMPARÉE**
Sous la dir.
de Jacques Julliard
Gallimard, Paris, 1999,
362 p. ; 43,95 \$

CONDUITE À GAUCHE
MÉMOIRES DU CHAUFFEUR
DE FRANÇOIS MITTERRAND
Pierre Tourlier
(avec la collaboration
de Laurent Delmas)
Denoël, Paris, 2000,
245 p. ; 27,95 \$

Près d'une centaine de livres ont été consacrés à François Mitterrand, en l'espace d'une vingtaine d'années. Selon l'éditeur parisien Olivier Orban (cité par Anne Rasmussen, dans Julliard), ce sont les ouvrages qui révèlent l'homme caché derrière le personnage public qui se vendraient le mieux, comme les rapports médicaux sur l'état de santé précaire de l'ancien président, ou encore les confidences sur ses nombreuses liaisons amoureuses extraconjugales. Ainsi, le livre de Pierre Tourlier, intitulé *Conduite à gauche, Mémoires du chauffeur de François Mitterrand*, s'il révèle tout un pan de la vie cachée du chef du Parti socialiste, le fait néanmoins apparaître sous un côté plus humain, plus fragile et assez influençable. Mais

nous sommes ici à l'opposé du *Verbatim* de Jacques Attali (Fayard, 1993), véritable journal de la vie politique française durant les années Mitterrand. D'autres ouvrages apparaissent comme des curiosités, par exemple celui du sculpteur Daniel Druet, qui raconte en un bref récit et en photos assez insolites les multiples séances de pose du président français pour un monumental buste d'argile (*François Mitterrand, Des temps de pose à l'Élysée*, Paris, Marval, 1997).

Parmi cette abondante production, le livre publié sous la direction de l'historien Jacques Julliard mérite une attention soutenue. Les auteurs se penchent sur la déification de l'homme public et sur la propension de l'homme d'État à vouloir ritualiser, orchestrer, immortaliser ses actions, ses inaugurations de monuments, sa postérité, et même sa propre mort. Plusieurs auteurs de ce recueil s'inspirent des nombreux rituels déployés autrefois lors de la disparition des rois de France pour tenter d'expliquer comment ces traditions monarchiques se perpétuent de nos jours. On comprend que les rois de naguère (et certains hommes politiques d'aujourd'hui) disposent en quelque sorte de deux corps, l'un physique, l'autre céleste, dans leur représentation publique. En font foi la médiatisation des doubles funérailles des présidents Faure, de Gaulle et Mitterrand.

Les derniers chapitres proposent d'autres études de cas d'hommes politiques étrangers comme Lénine (dont le corps fut longtemps l'objet d'une dévotion), Franco, Kennedy, etc. Les auteurs ont su cerner avec beaucoup de rigueur et de clarté un sujet très vaste (la vie et la mort des présidents) pour se concentrer sur les formes de culte profane voué à la mémoire de quelques grands chefs d'État. Le résultat, à la fois instructif et original, permet de

mieux comprendre la médiatisation de ce genre d'événements et certains mécanismes de la communication politique.

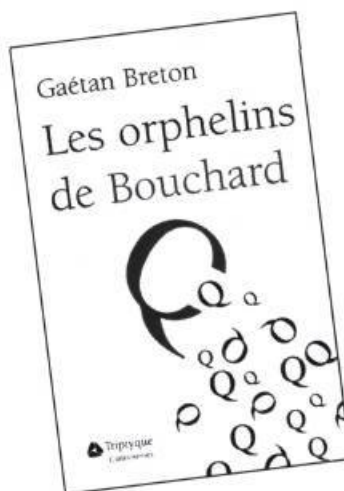
Yves Laberge

MANIFESTE POUR L'HUMANITÉ

Jean-Guy Lacroix et
Jacques-Alexandre Mascotto
Lancôt éditeur, Outremont,
2000, 144 p. ; 15,95 \$

Contre la barbarie, terriens de toutes les différences, unissez-vous ! C'est par cet appel percutant que se termine cet ambitieux *Manifeste pour l'humanité*, adresse radicale aux intellectuels qui nous presse de prendre parti pour une opposition irréductible à la « mondialisation de l'hypercapitalisme ». En marge des états d'âme de la *philo-pop*, cet ouvrage est un véritable pavé dans la mare qui surprend agréablement par son ton incisif et la démarcation idéologique qu'il opère clairement vis-à-vis du discours néolibéral.

Plus de 150 ans après le célèbre Manifeste communiste, les auteurs font un plaidoyer philosophique qui renoue avec la tradition politique du marxisme humaniste. Constitution et liberté du sujet, conscience et action politique façonnent la catégorie du possible qui imprègne tout le développement de ce manifeste et vient fonder le sens du combat contre la « marchandisation totalitaire » et son corollaire, la « déshumanisation » de nos sociétés. Les onze thèses sur « la condition humaine et la praxis transformationnelle » qui résument leur perspective acquièrent ici une signification évidente. Elles renvoient aux fameuses *Thèses sur Feuerbach*, texte rédigé par Karl Marx en 1845, qui tentait de définir le nouvel objet de la philosophie en unifiant analyse de la société humaine et capacité de l'homme à la transformer.



Mais pourquoi donc vouloir réintroduire le sujet au centre de la transformation politique de nos sociétés ? Parce que le néolibéralisme s'appuie sur un « consensus fabriqué » qui nie la possibilité de tout horizon politique au-delà de la « règle mondiale du commerce infini ». On comprendra ainsi la signification des dimensions mystificatrice, répressive et culpabilisatrice du discours néolibéral. Devant ce fatalisme, les auteurs insistent sur la possibilité puis la nécessité d'un projet politique émancipateur autour de trois idées : l'affirmation d'un nouveau sujet historique global, l'humanité ; l'hypercapitalisme qui place l'épanouissement du sujet en position irréconciliable avec son expansion ; la tâche socio-historique de l'humanité qui est donc d'opposer un « excès politique » à cette contrainte économique sur la base d'une rupture révolutionnaire.

En définitive, ce qui est incontournable pour les

auteurs, ce n'est pas la croissance délirante du commerce dans tous les azimuts, mais le choix que fera l'humanité entre un abandon à la « déshumanisation » et la refonte de la « condition humaine partagée ». Voilà comment ils définissent l'option qui ne laisse place à aucun terme intermédiaire.

Daniel Dompierre

VOYAGE AU PAYS DU CINÉMA

André Roy
Les Herbes rouges,
Montréal, 1999,
390 p. ; 24,95 \$

Le poète André Roy se passionne depuis toujours pour certains cinéastes, les Wenders, Bergman, Pasolini, Godard, et pour ce que l'on a appelé les cinémas nationaux, c'est-à-dire les films provenant de pays dont on a peu souvent l'occasion de voir la production (Suisse, Finlande, etc.). André Roy collabore depuis plusieurs années à la revue *24 images*. Prolongeant les articles parus, il se permet ici de partager avec nous des coups de cœur rétrospectifs à travers ses films préférés. Quelques réalisateurs d'ici, comme Marc-André Forcier et Paul Tana, y font également l'objet d'analyses.

Si chacun des chapitres aborde l'œuvre d'un réalisateur, l'essayiste s'adonne aussi à de nombreuses digressions et apporte beaucoup d'exemples qui situent les films et permettent de les comparer entre eux. L'auteur recense aussi quelques livres sur le cinéma : ceux de Serge Daney, de Gilles Deleuze et les entretiens avec Ingmar Bergman. La mention au passage de dizaines et de dizaines de titres de films révèle l'étonnante culture cinématographique d'André Roy.

Peu de critiques québécois ont eu comme André Roy le privilège de voir publier sous forme de livre leurs réflexions personnelles sur le cinéma. Dans un genre où l'on compte en France de grands ouvrages critiques devenus des classiques (*Les films de ma vie*, de

François Truffaut, ou les livres de Jean-Louis Bory, de Serge Daney), ce *Voyage* d'André Roy se distingue, surtout par l'insertion des cinéastes québécois Denys Arcand, Richard Roy, Micheline Lanctôt, Robert Morin dans le contexte du film d'art et d'essai d'envergure internationale. Un parent pauvre, toutefois, dans ce livre : le cinéma documentaire, celui de Perrault, de Brault, de Lamothe, qui constituent pourtant l'essence de notre cinéma national, et qu'il faut faire connaître. Ce sera pour une autre fois ; car André Roy a sûrement encore beaucoup à dire et à écrire.

Yves Laberge

LES ORPHELINS DE BOUCHARD

Gaétan Breton

Triptyque, Montréal, 2000,
125 p. ; 17 \$

Deux idées résument l'essentiel de cet essai. D'une part, l'époque de la mondialisation économique serait marquée par une sérieuse « désagrégation » des mécanismes de la démocratie et par le pouvoir accru des multinationales de contrecarrer les décisions des États. D'autre part, « réalisme » politique et adaptation diligente au néolibéralisme caractériseraient dans ce contexte le cours actuel du gouvernement du Parti québécois. De plus, l'arrivée de Lucien Bouchard au PQ aurait consommé la domestication du parti par le gouvernement, de même qu'elle aurait introduit une rupture dans son orientation autour de trois axes : la souveraineté, la défense du français et la social-démocratie. Il y aurait eu « détournement » du Parti québécois laissant ses militants « orphelins » et sans projets.

On pourrait croire qu'il y a là de solides arguments pour repenser l'action et la représentation politiques dans notre société ou encore pour dévoiler l'impasse du projet indépendantiste sous la gouverne du PQ. Hélas, l'auteur n'envisage que timidement une solution de remplacement et persiste en fin de volume à

espérer une reprise en main du PQ par les « vrais souverainistes » ! Espoir qui devait être, par ailleurs, cruellement anéanti lors du Congrès national de mai dernier... Ainsi, malgré une approche qui ouvre des pistes prometteuses pour la critique de l'orientation sociale des politiques gouvernementales, du régime interne du PQ et, finalement, de la direction de Lucien Bouchard, l'auteur s'arrête au pied du gué... et il refuse de le franchir !

La compréhension des choix sociaux du gouvernement péquiste bénéficie certes d'une mise en contexte avec la mondialisation. Par contre, lorsqu'il s'agit d'appréhender la question de la souveraineté et de l'opposition aux mesures néo-libérales, l'auteur n'arrive pas à envisager de nouvel horizon politique sans le PQ. C'est là que se situe le talon d'Achille de ce réquisitoire et que l'auteur fait preuve d'une profonde ambiguïté entre la portée de ses critiques et la conclusion politique qu'il en tire. De dangereuses illusions sont ainsi entretenues : l'idée qu'une majorité « vraiment » souverainiste pourrait entreprendre une lutte conséquente contre le néolibéralisme ou encore la découverte d'un « inquiétant virage » dans la stratégie souverainiste vue comme un « détournement » et non comme le *prolongement* d'une trajectoire, déjà entamée sous le gouvernement de René Lévesque.

Daniel Dompierre

YVES GAUCHER, RÉCURRENCES

Collectif

Musée du Québec, Québec,
1999, 78 p. ; 39,95 \$

Il s'agit ici du catalogue accompagnant l'exposition « Yves Gaucher, Récurrences » présentée au Musée du Québec du 28 octobre 1999 au 5 mars 2000. Sont représentées quelque 70 œuvres abstraites (dessins, gravures et peintures) réalisées par l'artiste entre 1957 et 1999. Très inspiré, le texte


**VOTRE PLAISIR DE LIRE :
NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !**

NICOLE BALVAY-HAILLOT



L'enfant du Mékong (roman)

MANON LEBLANC

SYLVAIN MEUNIER



Meurtre au bon Dieu qui danse le twist (policier)

PAULINE MICHEL

MANON LEBLANC



Dans le rouge du ciel (récit poétique)

SYLVAIN MEUNIER

NICOLE BALVAY-HAILLOT



Le papillon de Vénus (conte)

MANON LEBLANC

MANON LEBLANC



Dans le rouge du ciel (récit poétique)

SYLVAIN MEUNIER

SYLVAIN MEUNIER

Meurtre au bon Dieu qui danse le twist (policier)

PAULINE MICHEL

PAULINE MICHEL

Le papillon de Vénus (conte)

MANON LEBLANC

NICOLE BALVAY-HAILLOT

L'enfant du Mékong (roman)

MANON LEBLANC

d'accompagnement est signé par Michel Martin, conservateur de l'art contemporain au Musée du Québec. L'ouvrage présente également une chronologie des expositions particulières et collectives auxquelles Yves Gaucher a participé ainsi qu'une importante bibliographie. Ce catalogue saura certainement plaire aux admirateurs d'Yves Gaucher qui n'ont pu assister à l'exposition ainsi qu'à ceux qui voudront saisir cette occasion de découvrir « l'une des figures emblématiques de l'art contemporain au Québec et au Canada », comme le souligne dans son texte d'introduction John R. Porter, directeur général du Musée du Québec.

Gaétan Bélanger

LA NOUVELLE IGNORANCE ET LE PROBLÈME DE LA CULTURE

Thomas De Koninck
Presses universitaires
de France, Paris,
2000, 203 p. ; 34,95 \$

Dans son dernier essai paru récemment aux Presses universitaires de France, Thomas De Koninck s'interroge sur la nouvelle ignorance qui sévit en Occident, au sein d'un règne obscurantiste très clinquant, plein de paillettes et orchestré par quelques grands bonzes du multimédia, dans un monde fait de publicités tapageuses qui ne prône plus que les bienfaits de la mondialisation. Se référant à Ignacio Ramonet, l'éditorialiste du *Monde diplomatique*, l'auteur crie aux intellectuels qui ne seraient pas encore contaminés par les phosphorescences de la télévision : « Attention ! La barbarie n'est pas loin ! »

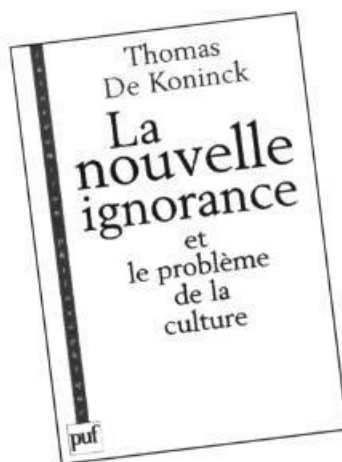
Cette barbarie, pour reprendre un concept déjà proposé par George Steiner dans *Réelles présences* (Gallimard, 1991), peut même être à

la solde du plus grand art comme de l'idéologie la plus structurée. Quel constat ! L'art, le beau, la pensée la plus brillante sinon la plus géniale, celle d'un Heidegger ou d'un Nietzsche, n'empêcheraient rien les vagues du nihilisme et de la déconstruction qui déchirent actuellement nos rivages. La nouvelle ignorance, comme toutes les ignorances passées, croît qu'elle sait, gonflée d'une fantastique somme de savoir informatisé, par l'intermédiaire d'Internet par exemple, suggérant aux masses que la communication globale et planétaire est devenue une panacée pour tous les maux présents et à venir.

Dans *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, Thomas De Koninck rappelle que les ressources humaines capables de contrer la barbarie ne seront jamais libérées de l'éducation et de l'apprentissage des codes et des signes du langage. De nombreux philosophes sont cités, ainsi que plusieurs auteurs québécois comme Marc Chabot, Fernand Dumont et Pierre Vadeboncoeur.

J'ai été conquis par ce livre toujours animé par la foi en la dignité humaine, de la même façon que j'avais lu avec enthousiasme l'essai précédent, paru en 1995 chez le même éditeur. L'auteur ne se gêne pas pour dévoiler l'angoisse que lui inspirent toutes les formes de cette nouvelle ignorance généralisée. Comme bien d'autres universitaires, il a du subir les coupures budgétaires imposées par une administration soumise aux puissances économiques qui restent cyniques devant l'horreur dans laquelle elles jettent les peuples, de plus en plus souvent et de plus en plus vite.

Cet essai apporte une pierre de plus au fragile édifice d'un humanisme véritable qui ne peut se permettre d'oublier la barbarie. Com-



ment survivrons-nous ? Par la force de l'amour, celui qui s'exprime dans les textes les plus vivants de ce siècle, ceux de Camus par exemple.

Jean Désy

PROPAGANDE, MÉDIAS ET DÉMOCRATIE

Noam Chomsky
et Robert McChesney

Trad. de l'anglais
par Liria Arcal
Écosociété, Montréal, 1999,
202 p. ; 14,95 \$

Les éditions Écosociété nous offrent un livre dans lequel nous retrouvons les traductions de deux textes publiés en 1997 aux États-Unis aux éditions Seven Stories Press. L'auteur d'un de ces deux textes est le célèbre analyste des médias, l'Américain Noam Chomsky, dont la réputation n'est plus à faire. Le second auteur, moins connu mais tout aussi pertinent et intéressant que le précédent, est Robert W. McChesney, professeur à la faculté de communication de l'Université de l'Illinois.

Les textes remettent en question les dessous de l'Histoire que l'on tente assidûment de nous laisser ignorer. Les deux auteurs soulignent également le fait que, depuis que l'implication économique des grosses compagnies est nécessaire à l'existence des médias, l'information qui y est véhiculée est déformée et intéressée. Cette allégeance idéologique, implicitement sous-entendue dans l'engagement économique, a transformé les médias en un lieu apolitique et anti-

démocratique, les coupant ainsi de leur fonction populaire. Les médias sont devenus un espace d'expression que s'est constitué l'élite en regard de ses intérêts. Dans *Les exploits de la propagande*, Chomsky nous montre avec quelques grands événements de l'Histoire, depuis la Première Guerre mondiale, comment les hautes instances économiques et politiques américaines ont su contrôler et diriger l'opinion publique américaine et planétaire en leur faveur. Dans *Les géants des médias, une menace pour la démocratie*, McChesney remet en question l'intégrité des différents organes d'information. Conséquemment au monopole que se sont arrogé les quelques compagnies médiatiques majeures au cours des dernières années, l'information qui y est véhiculée tend, tout comme s'oriente l'économie, à s'uniformiser. Ce livre met à nu le mythe du premier amendement de la Constitution des États-Unis. En le démythifiant de la sorte, nous sommes en mesure de compléter le questionnement amorcé par les auteurs : y a-t-il toujours une réelle liberté d'expression dans les espaces publics médiatiques ?

Philippe Tremblay

À DÉFAUT DE GÉNIE

François Nourissier
Gallimard, Paris, 2000,
670 p. ; 32,95 \$

Il en est de certains écrivains comme de ces jardins, dont on dit qu'ils sont « à la française », c'est-à-dire classiques et de bon goût... François Nourissier, président de l'Académie Goncourt, a reçu naguère pour *Une histoire française* le Grand Prix du roman de l'Académie française, qui saluait une vaste culture et une rhétorique raffinée. Le chroniqueur nous propose cette fois un livre vespéral au titre singulier, *À défaut de génie* : « Des Mémoires ? certes non ! », prévient-il avant de lâcher : « Des souvenirs ? Ce livre en est composé [...] ne vous y cherchez pas, il n'y a pas d'index ». Dès lors, on le sait :



atteint et souligne les dramatiques effets, on penserait qu'à défaut de génie, on pourrait avoir de la décence. Car le chapitre intitulé « Guerre aux femmes » nous fait toucher le culot : « La dernière fois que j'ai baisé. Qui ? Pas la question. Dans l'absolu. Je ne dis pas la dernière fois que j'ai mangé une daube à La Rotonde des Gaulois ». Indigeste... la daube ! Nous préférons les anciennes cuvées, au bouquet plus savoureux.

La conclusion est du même tonneau : « Vous avez fait votre temps. On vous a applaudi [...] Mais maintenant [...] cassez-vous. Du balai, du vent, ouste ! Si vous faites vite, on vous regrettera peut-être. » En dépit de quelques jolies formules (comme dans ce chapitre sur Georges Borgeaud, à « l'âme en forme de chat, qui s'envola »), parmi ces « inventaires » qui se substituent ici à la chronologie, certaines redites achèvent d'agacer le lecteur magnanime, vraisemblablement irrité par des transitions qui ne coulent pas de source et ce sentiment tenace qu'on a craché dans la soupe... Bref, le « Nourissier nouveau » n'est pas un grand cru et s'il s'agissait d'adieux, on les aurait rêvés plus fins. La récolte tardive a décidément un arrière-goût de pathétisme.

Armelle Datin

**UNE ÉTRANGE
DICTATURE**
Viviane Forrester
Fayard, Paris, 2000,
223 p. ; 24,95 \$

« Résister, c'est d'abord refuser. L'urgence réside aujourd'hui dans ce refus qui n'a rien de négatif, qui est un acte indispensable, vital. La priorité des priorités : refuser l'horreur économique, sortir du piège et, à partir de là, aller de l'avant. » Oui, mais comment ? Comment faire échec au système ultralibéral que décrit avec beaucoup de conviction Viviane Forrester ? Ce n'est pas la première fois que cette essayiste, aussi romancière, s'intéresse à la problématique économique qui est



chasse gardée des spécialistes. Elle le fait néanmoins avec succès puisqu'elle remporta, en 1996, le Prix Médicis de l'essai pour *L'horreur économique*, traduit en 24 langues (l'horreur sévit partout...).

Une étrange dictature est le livre d'une insurgée contre cette étrange dictature qu'est la globalisation, l'ultralibéralisme prôné par les patrons, l'économie oblige. Ainsi ils invoquent l'importance de demeurer compétitif pour supprimer des postes au sein de leur entreprise. Alors que le chômage augmente, le prix des actions de l'entreprise monte en bourse ; celle-ci affiche des profits en fin d'année. Voilà comment l'économie se refait une santé sur le dos de ceux qui travaillent... (ou ne travaillent plus). « Si le chômage n'existait pas, le régime ultralibéral l'inventerait. Il lui est indispensable. C'est lui qui permet à l'économie privée de tenir sous son joug la population planétaire tout en maintenant la 'cohésion' sociale, c'est-à-dire la soumission. » Viviane Forrester dénonce le fait que de plus en plus de gens sont contraints d'accepter n'importe quel travail à n'importe quel salaire au nom de la dignité (de travailler). Mais de quelle dignité parlons-nous ? Et que penser du pouvoir que détiennent ainsi les employeurs ? Comment faire échec à cet empire ? Pour Forrester, la solution est peut-être du côté politique. Rien n'est moins sûr... Donc, s'il ne propose aucune solution concrète, son essai a le mérite de confirmer le bien-fondé de la colère



qu'on éprouve face à ce système ultralibéral qui tend par tous les moyens à soumettre nos vies à son appétit de profit.

Johanne Jarry

ANNE HÉBERT
**LE SECRET DE VIE
ET DE MORT**
André Brochu
Les Presses de l'Université
d'Ottawa, Ottawa, 2000,
284 p. ; 17,95 \$

Anne Hébert, Le secret de vie et de mort témoigne, à n'en pas douter, d'une fréquentation assidue de l'œuvre hébertienne et, de façon générale, le regard qu'y promène André Brochu est celui du spécialiste de la thématique et de l'herméneutique. Celui-ci s'emploie essentiellement à « interpréter » les œuvres interrogées, à trouver « l'idée explicite », le « sens symbolique », les « significations principales » des textes... Celui-là s'efforce de débusquer « les continuités thématiques » en mettant en relief les motifs les plus récurrents de l'œuvre, tels la « révélation de [l']être », la libération, la révolte, le désespoir, l'association « vie et mort », l'eau... La thématique du cœur et des mains est de même fortement marquée chez Anne Hébert, selon l'essayiste, moins cependant que celle du secret, « omniprésent », « central », dont l'œuvre entière d'Anne Hébert serait la « quête » et qui est ici pistée sans relâche.

S'il permet de dévoiler les significations et les itérations sémantiques de l'œuvre, un tel parcours risque en revanche de

ce gros pavé de 670 pages ne s'adresse pas à vous, ni à moi ; mais aux protagonistes de la *Comédie in-humaine* de l'édition parisienne.

Se sachant « incapable de produire des chefs-d'œuvre » immortels, Nourissier a choisi de « bâtir une maison et [de] l'habiter » ; mais l'édifice de cette vie peuplée de livres générera davantage l'aversion que la convoitise : « [...] le livre d'un ami est suspect [...] nous vivons entre fins lettrés, entre complices, sans faire aux livres des autres l'honneur de les lire ». Élégante confession ! D'une antichambre, on entrevoit ainsi les « vedettes » du système désignées dans une insigne simplicité par leur pré (sur)nom... Mais cette virée accablante dans le monde de l'édition, entre mondanités, amitiés « utiles », cooptations entre « faiseurs » du même acabit affligés de snobisme convergent, peut provoquer de nauséux effets secondaires : « Je me comportais si mal avec mes amis trop modestes que je les ai écartés afin de faire l'économie de mes mauvaises manières. » On a beau le vouloir, on ne saurait compatir... sauf à avoir rêvé de faire partie de cette vaniteuse oligarchie.

Le secrétaire général de la *république* des lettres, à la plume quelquefois assassine, nous sert ainsi une pasquinade sur des parvenus dédaigneux, embourgeoisés au point de vouloir s'attribuer quelque « noblesse »... Il n'y aurait pas entre deux chapitres l'intromission de « Miss P », petit nom cette fois de la maladie de Parkinson dont Nourissier est

confiner à une sorte de paraphrase textuelle tout en donnant l'impression que la « modernité » d'un auteur tient en grande partie à la matière qu'il utilise. Heureusement qu'André Brochu ne délaisse pas complètement la « manière » hébertienne. Et certains lecteurs, dont je suis, apprécieront sans doute davantage les observations concernant la rhétorique (la « fréquente métaphorisation d'un être humain en animal »), la syntaxe narrative (la « segmentation du récit », le renversement des rôles), l'intertextualité (appelée ici « autocitation » quand la chose concerne Anne Hébert). Approfondis, de tels propos nous conduisent plus sûrement au cœur même de l'originalité de l'œuvre étudiée qui est, comme toujours, moins de l'ordre du contenu que de celui du contenant.

Jean-Guy Hudon

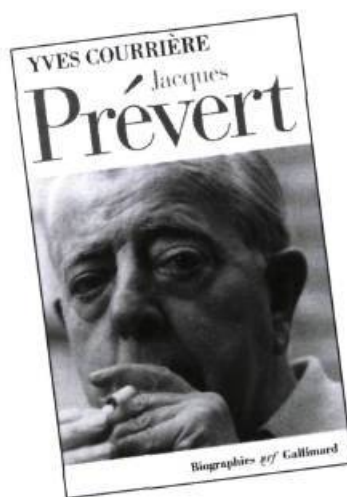
**CHAIR ET MÉTAL
ÉVOLUTION DE L'HOMME :
LA TECHNOLOGIE
PREND LE RELAIS
Olivier Dyens
VLB, Montréal, 2000,
175 p. ; 18,95 \$**

Sous un discours en apparence progressiste, cet ouvrage présente une vision particulièrement étriquée du devenir de l'être humain plongé dans l'environnement technologique et la biologie de la culture. Je ne sais pas si je dois parler de démagogie, de fétichisme ou d'aveuglement politique. Je retiens simplement cet aveu d'Olivier Dyens : « J'aime bien revenir à [1984, de George Orwell] quand j'oublie de penser au monde qui m'entoure [...] et surtout quand je me perds dans l'utopie de la technoculture en oubliant la faim, la souffrance et la terreur qui règnent encore en maître

pour la majorité des êtres humains. » Tout est dit.

Notre ami réinvente les boutons à quatre trous et profite du fait que plusieurs produits américains qu'on trouve chez Amazon.com n'existent pas en traduction française. Je lis par exemple – après avoir été dûment averti que l'une des « clés » de la réalité technologique réside dans le fait que le vivant débordé les « cadres restreints [!] de la matière organique » – cette conclusion touchante : « La vie et l'intelligence sont des dynamiques en glissement constant, pénétrant, à diverses échelles et à divers degrés, toute matière et tout phénomène. » Il suffisait de lire le *Yi-king*. Ce sont moins les propos d'Olivier Dyens qui exaspèrent que son ton grand seigneur, emprunté aux jeunes prophètes d'Internet, de la cybernétique et de la génétique. Quiconque (la majorité des êtres humains...) ne se serait pas aventuré jusqu'en ces contrées virtuelles serait condamné à l'analphabétisme de l'esprit.

Après avoir formulé deux définitions de la culture si englobantes qu'elles permettent d'affirmer n'importe quoi et son contraire, Dyens reprend l'hypothèse répandue selon laquelle la disparition des espèces et les mutations environnementales ne sont que des effets de la gigantesque transformation des écosystèmes liée à la place de plus en plus grande occupée par notre environnement médiatique. Que la vie soit appelée à prendre des formes différentes de l'organique, c'est évident. Mais poser par ailleurs comme un absolu qu'elle n'utilise que « les formes et les matières qui lui paraissent les plus efficaces », c'est retomber dans le mythe de la performance qui permet de lancer cette grossièreté pathétique que, les critères biologiques ne fonctionnant



plus dans la dynamique du désir sexuel, le corps de Pamela Anderson représenterait l'équilibre entre la fécondité et l'immunité !

Jusque-là, on pourrait rire... Le thérapeute que je suis reste toutefois songeur lorsqu'il se fait dire, par quelqu'un qui fantasme la fusion des êtres, des choses et des phénomènes sans avoir fait ses classes de bouddhisme 101, qu'il « n'y a pas de sexualité organique et amoureuse dans le monde surmoderne ». Et le professeur de littérature que je suis par ailleurs sursaute d'apprendre que Kafka « s'amuse à briser le lien qui unit la justice à la punition ». Si Olivier Dyens veut bafouer les métaphores proposées par Deleuze et Guattari (entre autres celle du corps sans organes), c'est son droit. Je me demande cependant comment il peut à la fois se prétendre un héraut de la complexité et lancer stupidement que l'utilisation des antidépresseurs a prouvé la « simplicité » chimique de la conscience. Au risque de paraître ignorant, je soutiens que Kafka ne s'amuse pas et que la technoculture, au lieu d'en finir avec l'amour et la sexualité, les transformera.

Michel Peterson

**JACQUES PRÉVERT
EN VÉRITÉ
Yves Courrière
Gallimard, Paris, 2000,
718 p. ; 44,95 \$**

Lire la dernière biographie de Jacques Prévert, c'est traverser le XX^e siècle en compagnie du

plus connu de ses poètes. Au fil des 700 pages que compte l'ouvrage d'Yves Courrière, le lecteur effectue un voyage fascinant au cœur de la vie artistique parisienne. Le poète, qui n'aimait pas travailler seul, était constamment entouré de gens qui, tout comme lui, ont marqué le monde des arts (Picasso, Breton, Vian...). Le parcours d'un chef de bande pas comme les autres.

Le poète, qui n'a presque rien écrit avant la vingtaine, allait pourtant devenir l'écrivain le plus populaire de Saint-Germain-des-Près. D'origine plus que modeste, Prévert sera pratiquement élevé dans la rue et toute son œuvre s'inspirera des bas-fonds de Paris qu'il a si longtemps fréquentés. Malgré l'extrême pauvreté qui les afflige, les Prévert sont heureux : le père boit beaucoup, mais il est avant tout un grand rêveur qui raconte des histoires merveilleuses à ses enfants et la mère est dotée d'une telle joie de vivre qu'aucun malheur ne semble l'affecter.

L'homme de théâtre participera, au cours des années 1930, à la formidable aventure du Groupe Octobre : une troupe de théâtre vouée à la défense des pauvres gens exploités par le capitalisme. La plume incisive de Prévert séduira les foules et sa carrière prendra ainsi son envol.

Le cinéma aura toujours été une priorité pour la famille Prévert ; le père réussissait à trouver l'argent nécessaire pour fréquenter assidûment les salles et le poète sera naturellement porté à explorer ce nouveau média. Jacques, son frère Pierre et Marcel Carné produiront les premiers chefs-d'œuvre du cinéma français. Il est fascinant de suivre le parcours difficile de ces pionniers du septième art qui, malgré la guerre, produiront des œuvres de grande qualité qui trônent encore aujourd'hui parmi les classiques du cinéma.

Une biographie comme elles devraient toutes l'être : rigoureuse, bien documentée et écrite dans un style propre à attirer un large éventail de lecteurs.

Régis Aubé